



chân pousse à la quitte. Une marque de sympathie consiste à partager, de la fourchette ou plus souvent des doigts, un morceau de viande sur son assiette et de l'offrir à la personne qu'on veut distinguer. Le beau-frère du châi vient me consulter pour différentes choses et voudrait bien me faire contrôler une ordonnance du Dr. Tholozan de Téhéran, sans se douter qu'il me laisse deviner par là ce qu'il voudrait me cacher. Ravi probablement de ce que je lui ordonne des grogs, il me présente souvent, du bout de sa fourchette, un morceau de blanc de poulet que je happe dextrement de mes doigts, pendant que l'autre me fait son plus gracieux sourire. Je suis assailli de clients qui viennent consulter le «frengui hakim-bachi». Je les renvoie à mon collègue persan, mais ils me reviennent en disant du mal de leur médecin. Ils prétendent même qu'il ne fait non seulement partir d'ici bas les malades, mais que, pour vendre ses drogues, il rend les bien portants malades, et qu'en tout cas on est sûr de son affaire. Mon brave collègue, que je ne voudrais désobliger pourtant, évite de se promener devant ma porte et, d'aussi loin qu'il me voit du coin de son oeil malin, fait un grand détour. Evidemment je le gêne considérablement. Je le débarrasse de ma présence avec les camarades, le 2 avril, sans poisson d'avril, sous un chaud soleil et sur d'excellents chevaux que Nouzret-Oullah nous a offerts gracieusement jusqu'à Enzeli avec une escorte de ferrachs. A Enzeli, nous avons failli camper dans la rue, sous une pluie désespérante, sans l'hospitalière intervention de l'agent consulaire russe, un Persan de Lenkorân, qui nous hébergea et gobergea de son mieux jusqu'à notre départ pour Recht. On passe le Mourd-âb en barque actionnée par de vigoureux rameurs qui poussent durant 3 heures de formidables Jah allah! Jah ali! et travaillent comme des enragés, lavés par la pluie et la sueur. Le 4, nous sommes à Recht, après avoir chevauché, de Pir-i-bazar à Recht, dans une rivière, où l'eau montait au ventre du cheval, rivière, qui fut un chemin avant les pluies. A Recht nous logeons au palais du gouverneur. Le gouverneur ou vali est rappelé à Téhéran et tout le monde a perdu la tête au point que les femmes du vali ont de la peine à se faire servir à manger. C'est là que nous louons des chevaux de selle et de bât qui doivent nous transporter à Kazwin, par la montagne. Partis le 6 de Recht, sous la pluie, nous ne pouvons faire qu'une station de 50 kilomètres au milieu de la forêt qui s'épaissit de plus en plus vers la montagne. Le lendemain nous atteignons Roustemabad où finit le Ghilân, brusquement, comme si la forêt avait été abattue de main d'homme pour faire place à la steppe. De Roustemabad à Mandjil, la route devient un sentier grimpant sur des escaliers de pierre et de boue, parfois serpentant au milieu de splendides halliers d'olivier aux tons glauques entourant